

Algérie Littérature / Action

Revue mensuelle

Éditée par

MARSA Éditions, SARL de presse au capital de 300€
Siège social : 103, boulevard MacDonald – 75019 Paris

www.algerie-litterature.com
e-mail : algerie.litterature@free.fr

Directeur de la publication : Aïssa Khelladi

Responsable de la rédaction : Marie Virolle

Collaborations et parrainages : M. Nadir Aziza, Merzak Bagtache, Etienne Balibar, Jamel Eddine Bencheikh †, Anouar Benmalek, Redha Bensmaïa, Charles Bonn, Pierre Bourdieu †, Denise Brahimmi, Marie-France Briselance, Christiane Chaulet-Achour, Aziz Chouaki, Jean Daniel, Jacques Derrida †, Mohammed Dib †, Assia Djebar, Abdelkader Djemaï, Guy Dugas, Claire Etcherelli, Nabile Farès, Gabriel Garran, Louis Gardel, Mohamed Kacimi, Naget Khadda, Abdellatif Laabi, Waciny Larej, Arezki Metref, Malika Mokeddem, Sami Naïr, Jean Pélégri †, Danièle Sallenave, Nourredine Saadi, Leïla Sebbar, Ahmed Zitouni

Ont contribué à ce numéro : Saïd Benchaba, Anouar Benmalek, Feriel Bouabida, Mathieu Bouaïch, Jean-François Gomez, Dominique Le Boucher, Laure Legendre, Amel Maafa, Rachid Raïssi, Emmanuel Thérond, Rémi Yacine, Zoheir Zaïd

Revue publiée avec le concours

du CNL, de l'ACSE, du Conseil Régional Ile de France
et avec le soutien de la MSH (Paris)

N° de Commission paritaire : 0608K84058

N° ISSN : 1270-9131

Les titres, sous-titres et inter-titres sont de la rédaction.

Les opinions émises dans les articles, comptes-rendus, entretiens, extraits et œuvres inédites n'engagent que leurs auteurs.

SOMMAIRE

N° 121-122 : mai-juin 2008

Poésie : L’homme soleil. Ode à Jean Sénac, de Jean-François Gomez	5
Art d’écrire, art de vivre : Avec Anouar Benmalek	10
Vivre pour écrire ou écrire pour vivre, par Dominique Le Boucher	
Le questionnaire de Proust : Anouar Benmalek « se livre », entretien réalisé par Rémi Yacine	
Arts plastiques : Fériel Bouabida, sculpteure	21
Présentation	
Evanescence. Série de sculptures, de Fériel Bouabida	
Entretien avec Fériel Bouabida, sculpteure algérienne, réalisé par Saïd Benchaba	
Nouvelle : Une tache blanche vers la rivière, de Atmane Bedjou	30
Etude : Littérature et intégration, par Emmanuel Théron	36
Poésie : Poèmes, de Amel Maafa	39
Etude : Littérature maghrébine entre déterminisme et désir d’authenticité, par Rachid Raïssi	42
Nouvelle : Sacrifice inutile, de Mathieu Bouaïch	47
Poésie : Poèmes, de Zoheir Zaïd	52
Retour aux classiques : Mouloud Feraoun entre l’école et le village, par Laure Legendre	55

Illustrations

Fériel Bouabida

L'ART D'ÉCRIRE



Anouar Benmalek

Vivre pour écrire ou écrire pour vivre ?

par
Dominique Le Boucher

Vivre pour écrire, Anouar Benmalek, entretien avec Yousef Merahi.

Alger : Ed. Sedia, 2006

Vivre pour écrire ? En voilà une bonne question, tiens... Une question qui devrait se poser quand on fait comme moi le job de chroniqueur des écritures de gens connus, pas connus, reconnus, méconnus... Des gens qui, comme Anouar Benmalek, remettent chaque jour l'écriture sur le métier ainsi que le font encore les artisans compagnons en quête de la belle-ouvrage. Certains qui se disent, se pensent, se proclament écrivains... d'autres qui sont simplement des scribouilleurs qui le savent, s'en fichent, en rigolent bien, et aiment ça : passion et tendresse avec. Et d'autres enfin qui ne savent rien, ne croient pas, et jettent dans les boîtes aux lettres comme dans des bouches de dragons calcinateurs ces feuillets agrafés, trombonés, ces cahiers à spirale où leur vie singulière s'est ramassée, recroquevillée, dans l'ahurissement et la brutalité du quotidien.

Noter pour ne pas les perdre les heures laborieuses qui laissent les marques sur les mains sous la lumière amicale de la même petite lampe avec laquelle ils descendent dans le noir chaque matin... celle des ouvriers de la nuit qui se demandent pareil qu'à l'école s'ils ont bien fait leur devoir. " Qui oserait soutenir que le blé récolté résulte de ' l'inspiration ' du laboureur, et non d'une longue fatigue de ce dernier ? Eh bien, pour la littérature, c'est à peu près la même chose. " De ceux-là, les mineurs de l'écriture dont Anouar n'est jamais éloigné et qui ont forcément les paumes noircies par leur double vie de charbon et d'encre, je me sens solidaire d'autant plus que la question de pourquoi, comment, et le reste ne se pose pas pour eux... Ils sont les poètes du quotidien...

" La poésie sert à rappeler à ceux qui seraient tentés de l'oublier, que, sous l'aspect bonasse des choses, un incroyable secret se cache, indicible par nature. Le poète, mineur de fond des

sensations insaisissables, va s'entêter à déterrer ce secret. Il échouera probablement ou s'y prendra mal, cela va de soi, mais, en ce domaine, mieux vaut mal que pas du tout ! (...)
C'est pour cela que la poésie, la vraie, ne pourra jamais être populaire ! De là, une conséquence immédiate : peu de lecteurs donc peu de diffusion, peu de diffusion donc peu de lecteurs, cercle vicieux pratiquement indissociable de la pratique et de la production de la poésie depuis qu'elle existe. " (A. Benmalek, *Vivre pour écrire*)

Anouar Benmalek est un écrivain que je connais plutôt bien pour avoir lu la plupart de ses premiers livres publiés en France (et travaillé sur eux), et pour l'avoir écouté m'en parler au cours de nos entretiens d'un bistrot parisien à l'autre. Pour l'avoir également entendu et regardé car dans le corps d'un créateur tout parle et fait signe devant des publics très différents, et le titre de ce livre d'entretien avec Yousef Merahi *Vivre pour écrire* sans point d'interrogation ne m'étonne pas de lui. La jubilation du créateur, qu'on ne connaît que de la vivre, s'y faufile : " C'est pour moi un étonnement aussi fort qu'à la première fois : s'asseoir à une table afin d'y, péniblement et longuement, concocter un texte... "

Ecrire... acte gratuit et dément que tout le monde peut faire et qui, pour le coup, n'a aucun sens... Lui en donner un, le sien, unique et provocateur... quand on a, comme Céline ou Bukowski, l'œil du phare qui balaie sans répit de très haut, de très vaste, la détresse de la condition humaine tout en y étant de très près émotionnellement mêlé ? Ou bien témoigner avec les autres mais toujours sous la solitude nocturne de la petite lampe du mineur d'écriture de notre présent : animal dérisoire galopant frénétique et déjà dépassé ?

Il me semble qu'A. Benmalek a esquissé une troisième voie à sa façon, qui consiste à accomplir au travers de ses personnages une sorte de réparation : " ... ma belle et terrible planète, de temps en temps, me monte réellement à la tête et (que) je suis impatient de soigner, au moins par des mots, les maux qu'elle occasionne " de ce qui a été mis à mal, anéanti, déshumanisé, englouti par les démentes de tout un chacun, jusqu'à affoler nos boussoles cosmiques et nous entraîner vers un quotidien absurde et cruel.

" Ecrire est plus proche d'une activité... — disons — presque religieuse, réclamant une sorte de foi dans la nécessité de consacrer sa vie à quelque chose qui transcende le bénéfice matériel ou social que l'on peut espérer en retirer... " (A. Benmalek, *Vivre pour écrire*)

Que cela passe d'abord, ainsi qu'il l'évoque au début de ce livre, par l'écriture poétique, étant donné que les poètes ne " s'encombrent " pas de personnages qui sont nos doubles de papier comme truchements, porte paroles, ou intermédiaires mais qu'ils se plantent là avec leur peau et leur désastre fabuleux à l'intérieur des mots, cela pourrait étonner quand on connaît son implication dans les caractères et les sensibilités des personnages de ses romans. Anouar n'en a pas moins commencé cette " vie pour écrire " par publier à Québec en 1984 un recueil de poésie : *Cortèges d'impatience*. " La

poésie a été un début naturel, parce que la présence de la poésie dans nos régions d'oralité est, historiquement, importante. ”

Si l'écriture romanesque a rapidement pris dans son travail de création la première place, avec ses personnages dont l'intensité de l'implication dans l'histoire du monde et la violence passionnée des sentiments ne font aucun doute, le style toujours poétique de ses récits évoque ce savoir-faire auquel on reconnaît les écrivains emportés par le sortilège des mots bien au-delà de la narration.

Le poète est quelqu'un qui apprivoise la foudre, disait Aimé Césaire. Mais pour faire ça sans se brûler les mains ni rester étourdi face à la fuite effrontée du feu entre ses doigts, il faut d'abord un optimisme un peu fou et une grande jubilation qui se moque bien de la prétention d'être quelqu'un : “ Et s'ils se rendaient compte que, malgré mes vingt-cinq ans d'écriture, je ne suis que moi... ”, et se forger ses propres outils ainsi que le font lentement au cours de leur apprentissage les artisans compagnons avant de s'attaquer à leur belle-ouvrage : “ Mais la littérature, c'est le style, c'est l'architecture du roman, c'est ce pétrissage vigoureux et prolongé de forme et de fond qui réclame vraiment de la patience. ”

Le mineur en écriture a un métier à remettre sur l'établi au premier mot du poème ou à la première ligne du récit, du conte ou de la nouvelle. Et un métier, c'est à l'épreuve du réel qu'on se le coltine, ce qui ne déplaît pas à Anouar dont la formation scientifique passe par l'expérimentation : “ C'est pour ça que j'insiste tellement sur l'aspect artisanal du travail, parce que les gens s'imaginent qu'écrire est aisé, dans le sens où ‘ ça ’ tombe d'un coup, comme si le roman n'était, au bout du compte, que le fruit de tranches répétées. Et non par le résultat d'un interminable labeur intellectuel et physique. ”

Et le réel, c'est ce qu'on va piocher de la vie au plus violent, au plus douloureux, au plus absurde... haineux ou cruel, et au plus démesuré des relations humaines, dans le plaisir et la honte, dans l'amour incroyable et la solitude consciente, dans le désarroi de la folie et la force de la révolte partagée.

Le poète a le visage tourné vers tous les horizons du monde... C'est un voyageur cosmique éperdument curieux et ouvert, généreux de son temps et de ses rêves, multipliant les expériences et nourrissant son imaginaire de toutes les aventures humaines.

Sans doute l'expérience algérienne d'Anouar ainsi que le fait qu'il soit issu d'une famille aux origines multiples et aux histoires singulières pleines d'inattendu ont-ils contribué à faire de lui cet “ homme qui interroge ” de Frantz Fanon, double silencieux de tout créateur.

“ Au sein de ma famille, ma grand-mère suisse, Marcelle Wagnères, introduisait la magie, non de son origine – celle-ci, en tant qu'enfant, m'importait peu — mais de son incroyable métier : trapéziste dans le grand cirque Kneé. Vous vous rendez compte, l'effet que cela peut avoir sur un gamin, une grand-mère qui ‘ vole pour de vrai ’ et dont les récits sont émaillés

de voyages tout autour du vaste monde et de mésaventures insolites mêlant des lions et des éléphants comme si cela était la chose la plus naturelle du monde ! ” (A. Benmalek, *Vivre pour écrire*)

Mais si l’univers du créateur a forcément quelque chose de jubilatoire et d’heureux, la sensation aiguë d’échec quant à la vérité de sa propre forme d’expression et à la beauté de son chant est constante et, s’il n’envisage pas cet échec comme un apprentissage renouvelé initiatique et solitaire, il se perd : “ Comme le soulignait un fin critique, la notion d’échec est intimement liée au travail d’écrivain. C’est parce qu’on échoue à chaque fois qu’on recommence. (...) En échouant de mieux en mieux, allais-je préciser, c’est-à-dire en faisant en sorte que votre échec acquière à la longue une certaine beauté. ”

C’est avec Jean Pélégri, qui m’a confié lors de nos rencontres certaines de ses angoisses d’écriture, que j’ai découvert qu’une part de ce métier du créateur, qui nous tire vers l’obscur du travail auquel on donne le meilleur de soi comme d’autres le donnent à la mine aux chantiers ou à la recherche d’une météorite dans le désert, s’accompagne souvent de ce sentiment de désaveu et d’impuissance : “ Toute la vie d’un écrivain est composée de ces journées de labeur terre-à-terre où, apparemment, rien d’extraordinaire ne se passe ”.

A ce sentiment tout intérieur s’ajoute souvent le fait de demeurer à l’arrière-plan d’une société et d’un pays pour lesquels on écrit, de ne pas être lu par les gens au nom desquels on a pris la parole avec ce que cela signifie comme engagement. Il ne s’agit pas seulement d’un manque de reconnaissance. De là survient l’intuition qu’on n’a pas réussi à transmettre son témoignage poétique, à “ passer le témoin ”, selon l’expression du poète Jean-Claude Xuereb. “ Le métier d’écrivain, c’est un labeur pas glorieux fondé d’abord sur la patience. Ecrire, c’est se mettre à la table chaque jour, et puis travailler. ”

Mohammed Dib, dont parle A. Benmalek dans son livre, et Jean Pélégri étaient nés au cours de la même année 1920. Ils avaient beaucoup d’estime et de respect l’un pour l’autre et ils étaient des amis en écriture et dans la vie, profondément solidaires, ce qui est plus que rare dans le milieu des créateurs, volontiers “ occupés perpétuellement à montrer à l’entourage qu’ils sont les mâles dominants. ”

Ce travail de mineur en écriture est souvent si laborieux, alors qu’on le voudrait insouciant et libre de toute pesanteur, qu’il arrive fréquemment, et même si on a déjà pas mal d’expérience dans le métier, qu’on cherche auprès d’un “ très grand écrivain ”, ainsi que le font les compagnons artisans auprès des anciens, à être accepté au sein de la “ confrérie ”. A. Benmalek raconte ainsi sa quête auprès de M. Dib : “ Je me rappelle lui avoir envoyé *Les amants désunis*. Il a eu la gentillesse de me répondre par une lettre très flatteuse pour le romancier débutant que j’étais, où, avec son indulgence coutumière, il disait beaucoup de bien de mon roman. C’est ce jour-là que je me suis senti vraiment écrivain. ”

L'amitié sincère entre écrivains est si peu courante, et plus encore lorsqu'il s'agit, comme ça a été le cas de Jean Pélégri à mon égard, de quelqu'un qui s'est mis volontairement en marge et qui travaille dans le registre des rencontres et coïncidences poétiques, que, face à ce genre d'homme, on sait qu'on a affaire à la grandeur à laquelle faisait encore allusion le peintre Louis Bénisti juste avant de mourir. Et Mohammed Dib possédait cette simplicité émouvante des vrais créateurs. " Toute la journée, j'ai lu et relu cette lettre de Dib, avec le cœur qui battait d'émotion et de fierté. "

Ce qui m'a semblé essentiel depuis le premier mot que j'ai écrit c'est de croire à la grandeur de l'homme. Celle qui fait justement de lui un homme et non un héros ainsi que l'écrit Camus dans l'un des échanges entre Rieux et Tarou, les deux personnages principaux de son roman *La Peste*. C'est pourquoi depuis un certain temps il m'est devenu difficile de m'y mettre, non pas face au papier blanc mais face à ma propre nécessité. Sans cette ferveur et cette empathie qui sont à la fois de l'ordre de l'engagement et d'une solidarité utopique avec ceux que j'appelle " les gens ", je n'écris pas.

Et sans le sentiment que mon plaisir à écrire en lien avec les livres de mes amis écrivains d'Algérie est relayé par l'intérêt qu'ils portent à cet engagement, je n'écris pas. En tout cas pas à partir de l'œuvre des autres. Mais Anouar est tout à fait celui qui, en tant qu'homme qui écrit à la façon du mineur en écriture, peut me conduire à croire que cette grandeur a encore du sens pour quelques-uns d'entre nous et qu'il est toujours possible d'en partager l'exigence.

Même si je me tiens désormais à l'écart de ses grands romans chroniqués autrement que je ne saurais le faire, j'attends avec impatience et curiosité qu'un livre un peu marginal comme celui-ci me permette de me plonger à nouveau dans cette interrogation sans fin qu'il mène sur l'homme. J'ai suivi sa quête au fil de son écriture qui m'accompagne depuis que j'ai ouvert *L'amour loup*, son premier roman publié en France. Et je ne crois pas que nous en ayons fini de sitôt...

Alors vivre pour écrire ou écrire pour vivre ?

" Mais quand on a lu, par exemple, un Steinbeck ou un Faulkner, on sait qu'on a gagné quelque chose à la fin, sans savoir précisément comment le définir : quelques connaissances supplémentaires, des incertitudes, des inquiétudes également, et — si le livre est de qualité — une nouvelle manière de se poser des questions dérangementantes sur la destinée de notre extravagante espèce, *l'homo-sapiens*. Cette capacité à provoquer l'interrogation perpétuelle représente pour moi le but de la littérature et, si vous m'excusez la grandiloquence du propos, l'honneur de l'esprit humain. " (A. Benmalek, *Vivre pour écrire*)

